

Les revers d'un succès

Dans les pays ACP, les consommateurs urbains ont été les grands gagnants du boom de la production asiatique et américaine de riz des 40 dernières années. Les petits producteurs ont dans l'ensemble eu du mal à résister à cette concurrence. Pourtant, le potentiel du riz local existe, surtout en Afrique.

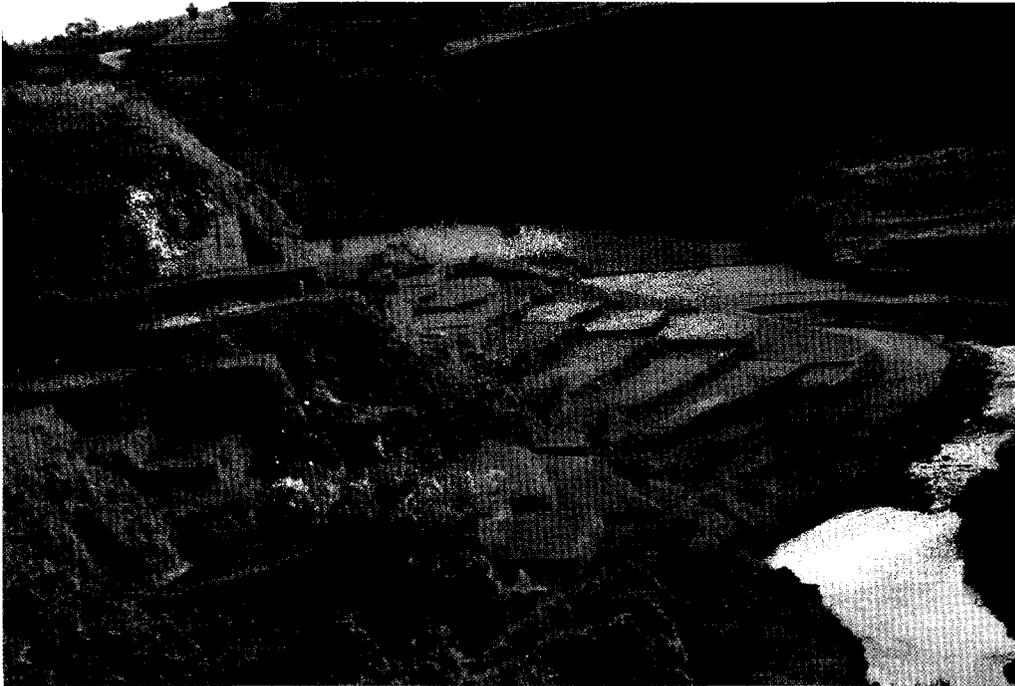


Photo © Sylla International

Pour assurer les besoins d'une population mondiale en expansion, en particulier dans les pays du Sud, la production rizicole devra presque doubler d'ici 25 ans, selon la FAO. Dès 2020, l'Asie aura 750 millions de consommateurs de riz supplémentaires, l'Afrique 90 millions et l'Amérique latine et les Caraïbes 50 millions.

Le défi est immense, à la hauteur de celui relevé en quelques décennies par les riziculteurs, qui ont largement contribué à nourrir la planète. En 40 ans, la production mondiale de riz a connu un essor considérable. La récolte annuelle qui, en 1960, dépassait à peine 200 millions de tonnes de riz paddy (grains non décortiqués) a triplé. Elle atteint aujourd'hui environ 600 millions de tonnes de paddy, équivalant à quelque 400 millions de tonnes de riz décortiqué dit "blanchi".

Le riz est l'aliment de base de 2,6 milliards de personnes. Il reste la céréale asiatique par excellence puisqu'il pousse à 92 % sur ce continent contre à peine 5 % en Amérique et dans les Caraïbes, 3 % en Afrique, la production de l'Europe étant marginale. La quasi-totalité des variétés cultivées dans le monde appartient à l'espèce *Oriza sativa*, originaire d'Asie. *Oriza glaberrima*, originaire d'Afrique, n'est pas cultivée hors du continent. En Asie, la formidable expansion du riz tient notamment à l'introduction de

nouvelles variétés et à l'utilisation d'intrants, la fameuse Révolution verte, qui a permis entre 1966 et 1996 à la production d'augmenter plus vite que la population. Mais ce modèle a désormais atteint ses limites, en particulier écologiques : les rendements ne progressent plus en Asie, où l'augmentation des surfaces cultivées en irrigué n'est plus envisageable faute de sols et d'eau.

La récolte plafonne

Les pays ACP, eux aussi, ont vu dans le même temps la superficie de leurs rizières, leurs rendements et leurs récoltes augmenter. Avec une production de 19 millions de tonnes, l'Afrique a récolté en 2003 quatre fois plus de riz qu'en 1961. Même phénomène dans les Caraïbes. La République dominicaine et le Guyana ont récolté respectivement cinq et deux fois plus de riz en 2003 qu'en 1961, tandis que le Suriname triplait sa production. En revanche, les pays du Pacifique, hormis les îles Salomon, cultivent moins de riz que dans les années 1960.

Malgré ces performances, la production a tendance à s'essouffler et n'arrive plus à suivre l'évolution démographique. Dans les pays ACP, la sécurité alimentaire des populations les plus vulnérables, en particulier dans les villes, est en jeu.

À l'échelle de la planète, le riz est la céréale qui voyage le moins. Il est, dans la moitié des cas, consommé par la famille qui le cultive ou vendu au village le plus proche dans un rayon d'une douzaine de kilomètres de son lieu de culture. Seuls 5 à 6 % de la production mondiale de riz sont vendus sur le marché international contre 18 % pour le blé. Mais ces exportations sont devenues peu à peu vitales pour de nombreux pays du Sud. Elles se sont mises à gonfler dans les années 1990 à raison de 7 % par an, en moyenne. Elles étaient presque deux fois et demie plus élevées en 2002 qu'en 1990.

Si l'on excepte les États-Unis, troisième exportateur mondial mais dixième producteur, loin derrière les géants que sont la Chine et l'Inde, le commerce mondial de riz

Guyana : l'élan brisé

Le Guyana et le Suriname font partie des rares pays au monde qui n'importent pas de riz. Non seulement, ils en produisent (respectivement 501 500 et 195 000 tonnes de paddy en 2003), mais ils en exportent d'importantes quantités. En 2002, ils arrivaient respectivement à la 16^e et 22^e place du classement des exportateurs mondiaux.

Au début des années 1990, le Guyana avait connu une expansion rapide de sa production et de ses exportations de riz, favorisées par l'accès au marché européen communautaire. Mais cet élan a été freiné depuis par les mesures de sauvegarde mises en place par l'UE, une concurrence accrue du riz américain sur les marchés régionaux et une chute des prix sur ses principaux marchés.

Les agriculteurs du Guyana, artisans d'un secteur rizicole dynamique, ne reçoivent plus aujourd'hui que la moitié du prix environ qu'ils percevaient lors des années de prospérité.

présente la particularité d'être pour l'essentiel un commerce Sud-Sud : plus de 80 % des échanges se font entre pays du Sud. Les pays asiatiques se retrouvent logiquement dans le peloton de tête des exportateurs (Thaïlande, Inde, Vietnam) mais leurs clients sont disséminés dans le monde entier. Toutefois, on note à partir des années 1980 une forte progression des achats africains. En 2002, quatre des dix plus gros importateurs mondiaux étaient africains : Nigeria, Côte d'Ivoire, Sénégal et Afrique du Sud. L'Afrique importe aujourd'hui dix fois

plus de riz que lors des indépendances et totalise ainsi un quart des importations mondiales.

Cette envolée se manifeste également dans certains pays des Caraïbes qui eux s'approvisionnent aux États-Unis. En 2002, Haïti a dû importer plus de 464 000 tonnes d'équivalent paddy, Cuba 813 000 tonnes. Sans atteindre de tels records, les îles du Pacifique ne sont pas restées à l'écart de cette tendance. Les Fidji et le Vanuatu ont importé cinq fois plus de riz en 2002 qu'en 1961, les îles Salomon dix fois plus.

Ce succès planétaire tient tout d'abord à l'expansion et aux bonnes performances des rizicultures asiatiques et nord-américaines, capables de mettre sur le marché des quantités croissantes de riz à des prix de plus en plus bas. Entre 1997 et 2002, les prix à l'exportation ont presque baissé de moitié, mais on observe depuis 2003 une remontée des cours. Cette réussite s'est conjuguée dans les pays ACP avec une démographie et une urbanisation en forte croissance. Pour nourrir les villes et assurer la sécurité alimentaire de leur pays, les gouvernements ont fait le choix d'importer toujours plus de riz. Cette céréale est devenue un enjeu central dans la formulation des politiques alimentaires des pays ACP.

Les Africains ont pris progressivement goût au riz asiatique introduit par les colonisateurs. Bien adapté aux besoins des urbains car facile et rapide à cuire, il s'est imposé, selon les régions, face aux céréales secondaires et aux tubercules, et même au riz local. Les consommateurs reprochent à ce dernier de contenir trop de déchets et de cailloux qui obligent à le trier. Mal stocké, séché ou mal usiné, il a le défaut de souvent moins gonfler à la cuisson que son rival importé et donc de "moins bien remplir les ventres".

Le boom des importations

Même des pays comme la Côte d'Ivoire, la Guinée ou le Nigeria qui ont joué la carte de l'intensification rizicole ont vu parallèlement leurs importations s'envoler. La Côte d'Ivoire a produit environ 545 000 tonnes de riz équivalent blanchi en 2002 mais elle en a importé 796 000 tonnes. Au Sénégal, malgré des années de campagnes sur le thème "Consommez local", censées faire changer les habitudes alimentaires, la production nationale couvre à peine 20 % des besoins. Même scénario à Haïti qui en 2002 a acheté presque cinq fois plus de riz qu'il n'en a cultivé. La facture est lourde pour ces pays.

La libéralisation des échanges, à partir des années 1980, a amplifié le phénomène dans les pays ACP. Certains États comme le Nigeria ont, à plusieurs reprises, tenté de résister en taxant ou en interdisant les importations de riz. Cette stratégie n'a fait que renforcer la réexportation et la contrebande à partir des pays voisins, tel le Bénin. Sauf exception comme au Guyana ou au Suriname, qui arrivent à exporter du riz, les

producteurs des pays ACP ont rarement pu profiter de l'engouement des villes pour le riz. Faute de politiques agricoles volontaristes et de soutien, ils ont été exposés au vent de la concurrence. Selon une étude menée en 2003, au Bénin, le sac de 50 kg de

En outre, 40 % de la production est assurée par de petits agriculteurs pratiquant la riziculture pluviale, souvent peu productive. Le coût de production du riz sur le continent est supérieur d'un tiers à ce qu'il est en Asie. Pourtant, contrairement à l'Asie, l'Afrique

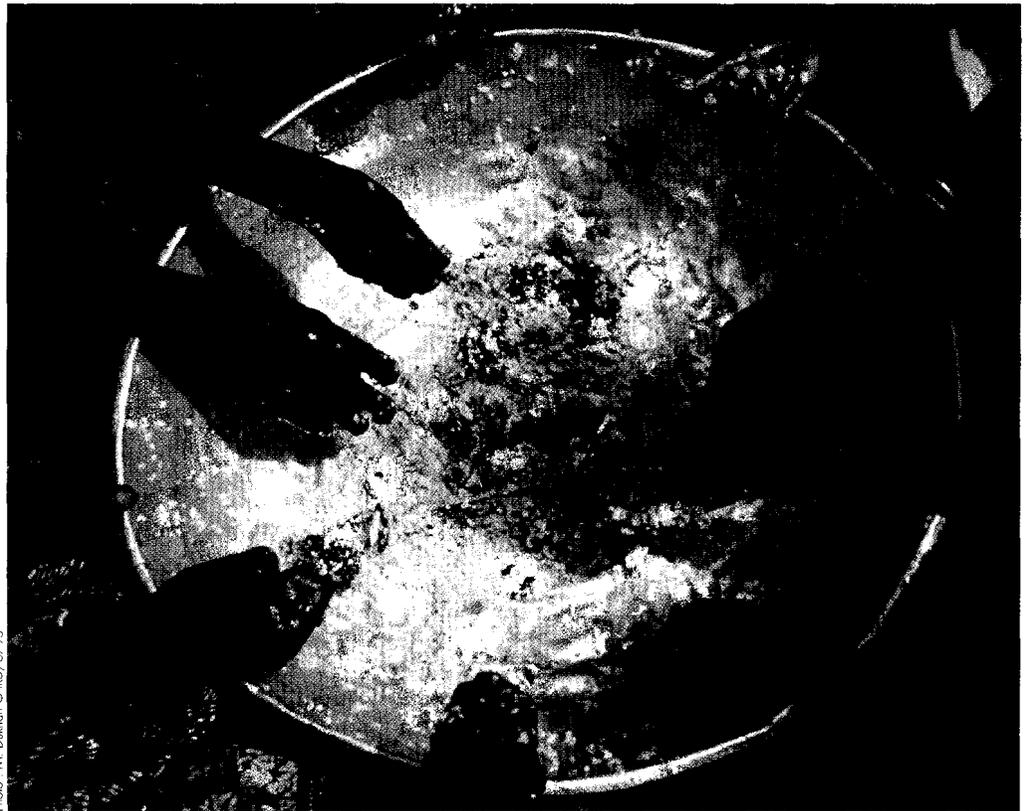


Photo: M. Diaker © IRD/6795

riz local se vendait environ 20 % plus cher que le riz importé.

Le boom de la demande, satisfaite par des importations massives de riz bon marché, n'a pas permis le développement d'une riziculture locale capable de soutenir la concurrence des importations. En Afrique, la riziculture irriguée reste souvent coûteuse.

Production et importations de riz de quelques pays ACP en 2002

	Riz (équivalent blanchi) en tonnes	
	Production	Importations
Monde	383 595 357	26 277 517
Nigeria	2 129 064	1 251 718
Madagascar	1 736 845	61 203
Guinée	561 962	356 862
Côte d'Ivoire	545 606	796 727
Ghana	186 760	332 431
Sénégal	118 563	788 645
République dominicaine	487 380	1 030
Guyana	295 948	6
Suriname	130 065	12
Haïti	69 368	309 956
Jamaïque	11	55 177

Source : FAO

est encore loin d'avoir développé tout son potentiel rizicole. La mise au point du NERICA (NEw RIce for AfriCA), né d'une hybridation entre un riz africain et un riz asiatique (voir *Spoire* 105 et 112), représente un espoir pour le continent. Différentes variétés de riz pluvial adaptées au climat, résistantes aux maladies et spécifiquement conçues pour les petits riziculteurs d'Afrique sont actuellement diffusées dans dix pays d'Afrique de l'Ouest et restées dans quelques pays d'Afrique centrale et australe.

Le potentiel africain

Lancée en 2002, l'Initiative sur le riz africain prévoit qu'en 2006 la superficie totale des cultures du NERICA atteindra 210 000 hectares pour une production d'environ 750 000 tonnes par an. C'est moins que ce qu'importe actuellement chaque année le seul Sénégal mais c'est un début.

La Révolution verte ne s'est pas faite en un jour. Produire ne suffit pas. En aval des rizières, réduire les pertes post-récolte (qui dans les pays en développement vont de 15 à 50 %), en améliorant le séchage et le stockage, est un défi technique majeur à relever par les filières rizicoles africaines. La remontée des cours du riz sur le marché mondial depuis 2003, liée à la crise du pétrole, pourrait être pour elles une opportunité à saisir.